

Epopée au synthé

8760 heures, concert de théâtre d'Alexis Armengol Avec 8760 heures, Alexis Armengol et le Théâtre à cru proposent un récit de voyage musical, dans une ambiance années 80. Un « concert de théâtre » qui renouvelle les formes scéniques.

Bizarre. Barré. Baroque. Théâtre à cru, la bande d'Alexis Armengol, donne à voir un spectacle qui déränge les catégories génériques. « Concert de théâtre » comme ils l'appellent, *8760 heures* du fait planer sur les planches l'air évanescant des chansons de variété.

Très vite après la naissance de la compagnie en 1999, Alexis Armengol oriente ses recherches vers une forme originale de « concert de théâtre ». Rien à voir avec la comédie musicale, ou même avec le théâtre musical. Le concert de théâtre, en l'occurrence *8760 heures*, c'est une « pièce concert », un « concert théâtral » : les chansons ne s'insèrent pas dans une narration, ou dans une introspection mélodramatisant le récit. Les chansons sont appelées « chants » comme ceux d'une épopée. Ce sont en fait des morceaux, parfois chantés, parfois parlés, des tableaux, produits d'une même écriture, celle d'Yvan Markarian, qui fonctionnent comme les bribes d'un tout hétéroclite.

Dans cette forme originale du « concert de théâtre », le concert est joué. Dans les deux sens du terme : exécuté et imité. Quelle est la fable ? Le concert ou celle qu'il raconte ? Sur un plateau figurant à la fois une chambre, une scène, et l'arrière salle d'un café, intime et public sont imbriqués. L'histoire personnelle se mêle à celle de la société, l'errance de l'artiste télescope la mort de Pina Bausch et les scandales politiques du sang contaminé. A travers « des épopées parlées » et des « chansons » interprétées debout derrière le synthé, avec un bon petit goût des années 80, s'ébauche un récit discontinu censé faire revivre une année (d'où le titre : 8760, c'est le nombre d'heures dans une année) : celle qui vient de s'écouler et débute sur un projet de voyage à l'étranger.

Mise en abyme initiale : la vidéo retrace la naissance du projet au sein de la compagnie et le départ en voyage. L'outil technologique souvent utilisé avec ostentation est ici manié avec simplicité sur un registre presque amateur : avec une tendance au kitsch s'enchaînent séances diapos et vidéos de karaoké sur fond de variété asiatique. Une certaine insouciance balaie la relation des premières heures mais les pistes du récit de voyage et du *work in progress* s'évanouissent progressivement. De l'album variété vu comme un album de vacances ne persiste que le parfum d'une désinvolture occidentale qui vire aigre quand le « récit » prend une tournure plus noire : retour sur le tourisme sexuel et le management politique des premières années sida.

Faut-il voir dans cet assombrissement du propos la trace d'une structure dramaturgique ? Si c'était le cas, ce serait celle du passage des années. Plus qu'un an, *8760 heures* traîne derrière lui le désenchantement d'une génération et la mélancolie d'un homme qui grandit au fur et à mesure que sa vie avance. La chanson est au même titre que son cousin poème l'outil de l'évocation intime et élégiaque, et le voyage en Asie se transforme en exploration de l'intériorité.

Mais le schème du concert demeure : les morceaux se suivent sans logique véritable. Difficile de s'y retrouver. Interdiction presque, très vite acceptée, de bâtir un sens durable. Au bord de la vacuité parfois, Armengol et sa compagnie s'exposent à d'autres dangers. L'atmosphère prime. Avec cet incessant retour des années 80 : chansons au synthé, ambiance de fin d'utopie où la joie de la liberté débouche sur le recours à une impressionnante pharmacopée d'anxiolytiques et d'antidépresseurs. Côté « récit de voyage », on quitte ses amis, on part avec d'autres, puis on se retrouve autour d'un verre dans un café-disco. Il y a dans ces micro-événements une dérision du dérisoire. Ce n'est pas vraiment nouveau. Mais aussi le parcours d'une solitude, d'un être qui s'isole de plus en plus dans l'espace et le temps.

En résidence à l'Agora d'Evry, Théâtre à cru a promené son concert-théâtre en Essonne sous une forme abrégée. Dans un précédent spectacle « Je suis... », la compagnie s'appuyait sur les plaquettes de rentrée pour railler les codes culturels. Parmi ceux-ci devait se trouver l'antienne des compagnies qui se font fort d'interroger les codes du genre et de bousculer le rapport traditionnel avec le spectateur. Armengol, dans ce sens, à la fois parodie et pratique. Avec une réelle liberté, son expérience du concert de théâtre implique en effet une véritable remise en question des attentes et des habitudes du spectateur. Dans le ton parfois badin, parfois grave, parfois revendicateur, parfois intimiste du spectacle, dans cette manière des comédiens de jouer et de ne pas jouer, et dans cette réelle discontinuité de forme et de fond qui ne se pare pas plus que ça d'atours poétiques, s'élabore un style véritablement personnel qui relève du dandysme négligé. Pied de nez, élargissement des possibles, mélange de profondeur et de légèreté, audace de ne suivre que sa voie pour mieux s'y retrouver, *8760 heures* offre les défauts et le charme authentique d'un travail qui avance sans savoir où aller, d'une forme inédite en train de s'inventer.